

1

Le paquebot s'éloignait des côtes indiennes et Bess songeait à son fils.

À ses cheveux d'or blanc, au sourire édenté, aux petites mains potelées posant sur ses genoux la feuille ou la noix qu'il serrait entre ses doigts, à son rire en cascade quand elle le prenait dans ses bras pour le couvrir de baisers.

Le regard perdu sur le bleu profond de l'océan Indien, Bess eut soudain conscience que son mariage, né dans un éclat de rire, s'était achevé de même. *Je t'ai entendue rire et, à l'instant où j'ai tourné les yeux vers toi, j'ai su que tu serais ma femme*, lui avait dit Jack Ravenhart.

Le ciel était d'encre, le soir de leur rencontre. Il régnait une vive animation sur le Mail brillamment éclairé de Simla ; dans l'air flottait une odeur de bois brûlé et de senteurs d'épices. Le père de Bess était en voyage d'affaires et la jeune fille séjournait chez des amis. La bonne société de la ville paradait sur le Mail, on s'y donnait rendez-vous, on y cherchait querelle, on s'y réconciliait et il suffisait parfois d'un regard pour que naisse l'amour.

Bess se souviendrait jusqu'à son dernier souffle de l'instant où elle avait aperçu le grand, le beau Jack Ravenhart sur son fringant cheval noir, à l'autre bout du Mail. Elle revit tout d'abord l'éclat des éperons et des boutons de tunique, puis le regard insistant du militaire quand ils

s'étaient croisés ; elle croyait encore entendre son propre rire, plus timide sous cet ardent regard. À cet instant précis, elle avait saisi sur le visage de l'officier cette expression bien particulière, joyeuse insouciance teintée de convoitise.

Trois mois plus tard, ils étaient mariés. Jack avait balayé toutes les objections de Bess, il la voulait, et ce qu'il voulait il l'obtenait. À dix-huit ans, la jeune fille devint ainsi l'épouse de Jack, la belle-fille de Fenton et Cora Ravenhart. Servi par une douzaine de domestiques dans le bungalow qu'il occupait, le jeune couple possédait une écurie de chevaux de chasse et de poneys réservés au polo.

Un an plus tard naissait un fils, Frazer. Bess remise de l'accouchement, la vie reprit son cours. En apparence, rien n'avait changé, ils couraient de pique-niques en chasses et de chasses en bals costumés, assistaient aux courses tandis que l'*ayah* veillait sur l'enfant. Si elle ne disait rien, Bess était consciente d'une certaine évolution. Le soir, en s'habillant, elle volait quelques instants pour observer le bébé endormi dans son berceau et Jack, à sa recherche, la trouvait plongée dans la contemplation d'une joue rebondie ou de menottes potelées, telles deux petites étoiles. Son mari l'entraînait très vite, sans lui laisser le temps de bou-tonner ses gants ni de remonter ses cheveux qu'elle fixait en chemin.

La vie auprès de Jack Ravenhart était une aventure dont Bess savourait chaque seconde. Fasciné par le danger, toujours en quête d'excitation, son époux relevait tous les défis. Ces deux années de mariage coulèrent dans une joyeuse insouciance, ce n'était que rires et festivités. Bess avait reconnu chez Jack un appétit de vivre égal au sien ; ils vivaient dans l'instant et s'entraînaient mutuellement sans souci du lendemain. En un mot, ils étaient semblables.

Les rires s'éteignirent à l'aube, avec la mort de Jack. Ils chevauchaient tous deux dans les collines, au-dessus

de Simla, quand le jeune officier mit son épouse au défi de le battre à la course. Au bord d'un chemin peu familier hérissé de cailloux, les pins étaient drapés d'écharpes de brume. Saisie d'une sorte de prémonition, Bess sentit monter l'angoisse et lança :

— Non, Jack !

Ce cri parut se déchirer tandis que son mari poussait son cheval au galop sur la piste étroite. Les derniers sons qui lui parvinrent avant que Jack ne soit désarçonné par sa monture furent le martèlement des sabots et son rire lointain.

Un escarpement abrupt, une branche en travers du chemin dissimulée par la brume, ce fut l'explication qu'on lui donna. Le choc avait été terrible, Jack s'était brisé la nuque dans la chute qui avait brutalement interrompu la longue fête des jours grisants de Simla.

Sans lui, l'existence n'avait plus de saveur. Le soir, seule dans son lit, Bess croyait encore entendre son rire.

Le lendemain des obsèques, Cora Ravenhart, la mère de son époux, se présenta au bungalow où vivaient les jeunes gens.

— Et maintenant, que comptez-vous faire ? demanda-t-elle à Bess.

Grande, imposante, Cora était pourvue d'une énorme poitrine qui dominait une taille étroitement corsetée. Sa toilette noire accentuait sa pâleur et ses traits étaient creusés de sillons douloureux.

— Je pensais...

Les mots vinrent s'échouer sur les lèvres de Bess qui, déjà, flairait le piège.

Sans même s'asseoir, Mrs Ravenhart arpentaient la pièce, effleurant du bout des doigts un vase, un rideau, un paravent en bois sculpté.

— Je regrette, Elizabeth, vous ne pouvez rester dans cette maison. Il règne un tel désordre dans les affaires de Jack ! Il a laissé quantité de dettes, de factures... ses additions au mess.

Méprisants, les yeux bleus effleurèrent la jeune femme.

— L'existence que vous meniez... enfin, vous viviez au-dessus de vos moyens.

— Je ne me rendais pas compte, murmura Bess.

— Ah bon ? La solde d'un officier de cavalerie n'est guère importante. Sans notre aide, notre aide substantielle, vous n'auriez jamais pu mener si grand train. Ce bungalow...

— Le nôtre ?

— ... est la propriété de Fenton, bien sûr.

Fenton Ravenhart, le père de Jack, était aussi froid et distant que son fils était généreux et chaleureux.

Cora s'interrompt, son regard s'était arrêté sur le portrait de Jack, trônant sur le piano. Alors, elle durcit le ton.

— Tout est à Fenton, ici, rien ne vous appartient. On ne peut tout de même nous demander d'entretenir deux ménages à Simla. Les frais...

À son corps défendant, Bess répliqua :

— Seriez-vous venue me proposer de m'installer chez vous avec Frazer ?

Cora égrena un rire en trille.

— Voyons, cela n'aurait aucune chance de marcher ! Vous en conviendrez ? Pour être franche, je doute que nous parvenions, vous et moi, à nous accommoder d'une telle situation.

Cora ne cachait plus une hostilité savamment dissimulée du vivant de Jack.

— J'ai pensé, reprit-elle doucement, que vous retourneriez auprès de votre père. Sans doute serait-il prêt à vous accueillir ?

— Oui... je ne sais pas...

Bess n'avait pas vu son père depuis bientôt deux ans. Incorrigible rêveur, toujours en quête d'un nouveau projet, censé lui apporter la fortune, Joe Cadogan avait rejoint la mère patrie peu après le mariage de sa fille.

— Il vit en Angleterre, à présent..., hasarda Bess.

Silhouette noire se détachant sur le fondu de bleu et de vert du jardin, sa belle-mère se tenait devant la fenêtre.

— Je vous en prie, Elizabeth, n'allez pas croire que je manque de générosité à votre égard. Nos différends sont oubliés, vous étiez l'épouse de Jack et je suis venue vous proposer mon aide. Je prendrai en charge votre voyage pour l'Angleterre et je veillerai sur Frazer jusqu'à ce que vous soyez en mesure de le faire venir.

Je veillerai sur Frazer.

Bess parvint à retenir une réplique cinglante et à garder son calme.

— Je vous remercie mais j'emmènerai mon fils avec moi. Mrs Ravenhart finit par s'asseoir.

— Savez-vous où habite votre père ?

— Bien sûr.

Brusquement, Bess fut prise d'un doute. Elle était sans nouvelles de Joe depuis des mois, peut-être six, et le courrier qu'elle avait adressé à son hôtel pour l'informer du décès de Jack était resté sans réponse... Ni lettre ni télégramme.

— Êtes-vous certaine que son logement conviendrait à un enfant ? Non ? Je m'en doutais un peu.

Cora eut un petit sourire crispé.

— J'ai cru comprendre, en effet, que... de sombres nuées avaient plané sur son départ, dirons-nous. Il s'agissait, je crois, de dettes de jeu.

La voix de Mrs Ravenhart n'était plus qu'un murmure.

Bess planta ses ongles dans sa paume pour contenir la colère qu'elle sentait monter.

— Pour le fils de Jack, je ne veux que ce qu'il y a de mieux, poursuivit Cora Ravenhart. Vous aussi, j'en suis certaine, je vous propose donc de laisser Frazer à Simla quand vous partirez pour l'Angleterre afin de tout organiser. Nous avons, depuis quelque temps, le projet de nous rendre en Écosse chez le frère aîné de Fenton, Sheldon. Tout est réglé... nous devons embarquer au mois d'avril et nous comptons passer l'été auprès de mon beau-frère. Nous pourrons emmener Frazer. Cela devrait vous laisser le temps de vous installer sous un toit digne d'accueillir un enfant. D'ici là, je vous donnerai des nouvelles de Frazer, naturellement. Tout s'arrangera au mieux, je n'ai aucune inquiétude à ce sujet.

— Je ne peux tout de même pas laisser mon fils ! s'exclama Bess. Je n'ai plus que lui !

Inflexible, Mrs Ravenhart répliqua d'un ton glacial :

— Frazer est un enfant fragile. L'arracher à ce pays pour le faire vivre dans un logis froid et humide pourrait compromettre sa santé. D'ailleurs, la séparation ne serait que de quelques mois. Voyons, Elizabeth ! Vous ne devez pas penser à vous mais à votre fils, à ce qui serait le mieux pour cet enfant. Lui seul importe, maintenant.

Le regard rivé sur l'étroite bande côtière, qui s'estompait dans le lointain comme un train de fusain, Bess s'attarda sur le pont du paquebot de la P&O. Elle n'avait jamais quitté ce pays où elle avait vu le jour, un tableau s'imposa à son esprit : les courses d'Annandale. Le souffle des chevaux embuait l'atmosphère et les immenses silhouettes noires des pins et des déodars se profilaient sur un ciel de perle. Elle évoqua les soirées au bungalow... l'excitation d'une séance de spiritisme et les cris perçants quand ils jouaient au jeu de la vérité, sans oublier les parties de cartes jusqu'à l'aube, l'air bleu de fumée et la pyramide de billets froissés qui s'élevait

au centre de la table recouverte d'un tapis vert. Elle voyait encore le jaune et le rose des robes de soie, l'orange et le violet des hibiscus et des bougainvillées et les sommets blancs de l'Himalaya, nimbés d'or au couchant. Elle pensait à Frazer, à l'instant où elle l'avait pris dans ses bras, où son regard s'était posé sur le tout petit minois chiffonné, aux yeux bleu sombre qui ne fixaient pas encore mais comprenaient déjà.

En la voyant seule et vêtue de noir, le couple Williamson l'avait prise sous son aile. Aimable, Mrs Williamson ne soignait guère sa mise et semblait toujours un peu ailleurs, elle exhalait dans un souffle des bribes de phrases sans suite, ponctuant ses propos d'un petit hochement de tête.

— Cette guerre... absolument affreux... ces pauvres garçons...

Bess se souvint, sans angoisse excessive, de la guerre qui venait d'éclater à l'autre bout de la planète. Tout le monde s'accordait à dire que ce serait terminé avant Noël.

Mrs Williamson lui parla de son fils qui se trouvait dans un camp d'entraînement militaire en Angleterre, et de ses filles, mariées toutes deux, l'une en Inde, l'autre vivant à Édimbourg dans une demeure leur appartenant. Elle montra les photographies de petits-enfants à la mine solennelle, fillettes apprêtées dans des robes de dentelle et garçons vêtus de costumes marins. Le soir, Bess jouait quelques pennies au whist ou au piquet, excepté le dimanche, bien sûr. Ce jour-là, les jeux de cartes étaient bannis. On ne dansait pas, on ne lisait pas, on ne souriait même pas ! se lamentait la jeune femme, au bord du désespoir, perdue dans l'immensité de l'océan Indien et la chaleur accablante de la mer Rouge. Le dimanche, les heures coulaient lentement, dans un fol ennui... Comment rompre la monotonie ?

Des soldats vinrent les rejoindre à Port-Saïd où le bateau fit escale pour remplir ses cales à charbon. Certains s'enhardirent jusqu'à adresser la parole à la jeune femme, installée sur le pont sous un auvent censé la protéger des ardeurs du soleil. Tant scintillaient les épaulettes et les boutons de tunique que Bess devait s'abriter les yeux. Tortillant leur moustache du bout des doigts, ces hommes se délectaient du spectacle offert comme d'une oasis en plein désert. Si elle l'avait voulu, Bess aurait trouvé un époux avant que le navire ne touche Southampton.

Le soir, dans sa cabine, elle étalait sur la couchette ses trésors les plus précieux : châles de cachemire aux somptueuses arabesques rouille, ocre et bleues, les enivrantes couleurs de l'Inde ; bijoux offerts par son mari pour un anniversaire ou pour marquer une occasion ; photographies de Jack et de Frazer ; une petite veste tricotée pour son bébé. Paupières closes, elle nichait sa joue contre le vêtement et en respirait l'odeur de talc encore captive.

Devant ces photographies longuement contemplées, force était d'admettre que sa belle-mère l'avait obligée à faire face à la réalité. Pour le bien de son enfant, elle devait accepter cette séparation temporaire. Dans huit jours, elle serait en Angleterre, se rendrait à l'hôtel où résidait son père et celui-ci l'aiderait à louer une maison. Ensuite, elle écrirait à Mrs Ravenhart de lui amener son fils sans plus attendre. Peut-être Joe paierait-il le billet de retour ? En ce cas, elle ne confierait à personne le soin de reprendre Frazer.

Cependant, dès l'instant où elle avait accepté l'offre de Cora Ravenhart, l'impression de malaise ne l'avait plus quittée. Elle se rappelait à quel point sa belle-mère chérissait son fils unique, la revoyait suivre des yeux tous les mouvements de Jack. Et cette façon de tapoter le sofa pour qu'il vienne s'asseoir auprès d'elle ! De quelle douceur elle

était capable quand il se trouvait là ! Elle ne souriait que pour lui seul.

Le bateau accosta à Southampton. Les cheminées crachaient leur vapeur et les porteurs se précipitaient vers le train en poussant devant eux des monceaux de bagages. En ce mois de novembre, le ciel n'était qu'un bloc d'acier. Au moment de quitter le navire, Bess frissonna ; elle hésita avant de descendre la passerelle et de poser le pied sur la terre ferme. Un pas dans la nuit, se dit-elle, le premier dans un pays nouveau, dans une autre vie.

Elle quitta les Williamson à la gare de Waterloo ; embrassades, souhaits chaleureux lancés à la cantonade et promesses de s'écrire mirent un terme aux relations éphémères nouées le temps d'une traversée. Soucieuse de ne rien manquer du spectacle, Bess observait les rues de Londres derrière les vitres du taxi, le regard filant de droite à gauche. Toutes ces voitures ! Et ces tramways ! Quelle foule ! En plein après-midi, le ciel était déjà sombre. Dans un brouillard gris teinté d'orangé, on devinait des branches dénudées. L'atmosphère lourde, étouffante, était imprégnée d'une foule d'odeurs inconnues. Le taxi tourna au coin d'une rue, le brouillard se dissipa un court instant et Bess entrevit le ruban noir de la Tamise. Sur fond de vociférations des marchands ambulants, elle entendit mugir les cornes de brume. Comme il faisait froid ! Telle-ment plus froid qu'à Simla. L'humidité glacée transperçait la mince étoffe de son manteau et, sous les gants de coton, ses doigts étaient gelés. Envahie par une joyeuse fièvre, elle pensa : « Me voilà à Londres ! La capitale de l'Empire où règnent pouvoir, richesse et abondance. »

Au moment de régler la course, elle confondit les pièces de monnaie. Dans l'immense hall de réception dallé de marbre, des palmiers en pot s'inclinaient gracieusement vers un sol étincelant et les miroirs dorés reflétaient les

lumières vacillantes des lustres. Des dames vêtues de robes perlées ornées de plumes d'autruche descendaient l'escalier. Dans un salon, Bess aperçut des messieurs installés dans des fauteuils de cuir qui claquaient des doigts pour appeler un serveur...

L'employé auquel elle avait demandé le numéro de chambre de son père consulta longuement son grand registre de cuir avant de lever les yeux.

— Je regrette, madame, mais nous n'avons personne de ce nom.

Devant l'insistance de Bess, le réceptionniste parcourut de l'index la liste des clients.

— Non, je ne vois pas de Mr Cadogan.

— Mais si, forcément !

— Non, madame. Je suis navré.

Le registre se referma d'un coup sec.

Près de ses bagages, Bess essayait de faire le point, quand une voix vint interrompre ses réflexions.

— Puis-je faire quelque chose pour vous, ma chère enfant ?

Grand, les cheveux blancs, l'homme avait le teint rubicond et à peu près l'âge de son père.

— Je m'appelle Harris, reprit l'inconnu en s'inclinant devant elle. Dempster Harris, je réside à l'hôtel. Madame ? Bess se présenta.

— Mrs Ravenhart, répéta-t-il en savourant chaque syllabe. Puis, baisant la main de Bess :

— *Enchanté*¹. Vous voudrez bien pardonner mon impudence, chère madame, mais je vous ai entendue, bien involontairement, demander Joe Cadogan.

— Vous le connaissez ?

— Et comment ! Ce cher vieux Joe !

1. En français dans le texte. (N.d.T.)

Mr Harris ajouta en souriant :

— Quel homme agréable !

— Mon père, expliqua Bess.

Dempster Harris eut l'air surpris.

— Vous ne lui ressemblez pas.

— Je tiens, paraît-il, de ma mère. Je pensais que mon père était descendu dans cet établissement. Sauriez-vous où je pourrais le trouver, monsieur Harris ?

— Je regrette mais nous nous sommes un peu perdus de vue, expliqua Mr Harris, l'air navré. Après l'accident, Joe a quitté l'hôtel.

— L'accident ?

— Le malheureux s'est fait renverser par un tramway. Cette ville est devenue infernale. De nos jours, on traverse une rue à ses risques et périls. Ce pauvre vieux Joe arrivait des tropiques... Il n'avait pas l'habitude !

Harris hocha la tête.

— Allons, allons, ne vous tourmentez pas. Il était blessé. Il est probablement parti vers le soleil. Rien de tel pour se rétablir, vous savez.

— Je dois impérativement le retrouver.

Son père l'aiderait à s'installer dans cette ville sombre et glacée. Pour Frazer, il lui fallait un foyer. À tout prix !

Mr Harris jeta un coup d'œil à ses bagages.

— Vous venez de loin, madame Ravenhart ?

— D'Inde.

Harris eut un sourire ravi.

— L'Inde ! Vous allez me raconter tout ça. Écoutez, nous allons dîner sur le pouce. Non, j'y tiens. En cherchant bien, j'arriverai sans doute à trouver où ce cher vieux Joe a pu aller. Rien de tel qu'un petit souper pour vous aider à réfléchir. Vous ne croyez pas ?

Grisée par le champagne et l'opulence de la salle à manger, Bess recouvra son optimisme naturel. La soie et le

satin des robes, d'un superbe carmin, bleu saphir ou violet, offraient un vif contraste avec les uniformes kaki des officiers. Les femmes étaient d'un tel raffinement et d'une telle élégance qu'auprès d'elles les dames de Simla auraient eu l'air de provinciales démodées.

Mr Harris se cala sur son siège.

— Merci infiniment pour ce délicieux repas, lui glissa Beth en souriant.

— Tout le plaisir est pour moi.

Harris toussa légèrement puis, coulant un regard vers la robe noire de la jeune femme, demanda avec tact :

— Votre époux... ? Je crains qu'il n'ait quitté ce monde.

— Jack a succombé à une chute de cheval.

— C'est affreux...

Une lueur d'intérêt traversa le regard d'Harris.

— Pauvre enfant, seule et réduite à vous débrouiller par vous-même sans aucune protection.

Il s'empara de la main de Bess et lui étreignit les doigts.

— Que diriez-vous d'un tour de valse, maintenant ? Histoire de vous remonter le moral. Je connais un endroit du tonnerre.

Bess retira sa main et murmura qu'elle regrettait.

Avant de prendre congé, elle parvint à obtenir le nom de certains amis et relations d'affaires, ainsi que l'adresse des clubs fréquentés par son père. De retour dans la chambre qu'elle avait réservée, elle relut attentivement les quelques lettres reçues depuis son départ de Simla. Joe n'aimait guère écrire et elle ne trouva aucune indication sur l'endroit où il résidait.

Bess resta un long moment à la fenêtre, le regard noyé dans la sourde clarté des lampadaires, puis elle remarqua les bâtiments, si hauts et si nombreux à l'horizon. Que n'était-elle capable de s'élever dans le ciel comme un oiseau au-dessus de ces maisons, de ces boutiques, de ces

bureaux... Alors, elle piquerait sur une rue, sur une autre, glisserait furtivement un œil derrière les fenêtres et les conduits de cheminée jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé.

Les jours suivants furent une longue chasse au trésor comme ils se plaisaient à en organiser avec Jack, une interminable traque qui l'entraîna de cafés en salons privés, jusque dans des restaurants où des serveurs en tablier blanc se précipitaient en tous sens. Elle frappa à la porte de veuves et de divorcées à la beauté fanée, qui évoquaient le souvenir de Joe Cadogan avec affection avant de hocher la tête. Elles ne savaient pas où il se trouvait mais, à l'occasion, Bess pouvait-elle gentiment lui rappeler les dix shillings qu'il leur avait empruntés ?

Elle s'aventura dans des pubs et des bureaux de paris où l'on ne concevait la présence d'une femme que derrière un comptoir. Aux hommes qui la déshabillaient du regard et l'apostrophaient, Bess répliquait vertement. Elle prit le bus, le métropolitain, monta dans des taxis et marcha, marcha. Elle avait beau superposer manteaux, bas et gants, elle avait toujours froid et l'impression de malaise allait croissant à mesure que les rues se faisaient plus étroites et moins reluisantes.

Elle finit par frapper à la porte d'une pension coincée entre un fourreur et un herboriste. L'espace d'un douloureux instant, les senteurs musquées de l'herboristerie parvinrent à masquer l'âcre puanteur et lui évoquèrent l'Inde.

Elle suivit la propriétaire jusqu'à une chambre située dans les étages. Au près du feu, un vieil homme était assis dans un fauteuil. Elle ne reconnut pas immédiatement son sourire.

— Bess. Ma Bess ! Que diable fais-tu ici, ma chère petite ?

Son père lui expliqua que l'accident l'avait un peu secoué mais qu'il se portait maintenant comme un charme.

Bess n'en crut pas un mot. Il avait le teint jaune, une séquelle du paludisme dont il souffrait depuis des années, et une quinte de toux sema sur son mouchoir de petites taches de sang. Il semblait diminué par les années passées en Angleterre, comme si le froid et le manque de soleil avaient eu raison de ses forces. Il était heureux de la voir. Les temps étaient durs, il avait vu mourir bon nombre d'amis et les autres l'avaient oublié. Les honoraires du médecin l'ayant laissé un peu à court, il demanda à Bess de lui prêter une ou deux guinées.

Il n'avait pas reçu la lettre lui annonçant le décès de Jack et fut atterré d'apprendre que sa fille était veuve.

— Pauvre garçon... si jeune... ma chérie.

En quittant la pension, Bess dut faire taire la panique qui s'était emparée d'elle quand elle avait vu son père, vieux et malade, dans cette petite pièce dépourvue de confort.

De retour à l'hôtel, elle sortit de son coffret à bijoux un pendentif de saphir en forme d'étoile et un bracelet en or avant d'aller trouver Dempster Harris dans le fumoir.

— Excusez-moi de vous déranger, monsieur Harris, mais sauriez-vous par hasard où je pourrais vendre ceci ?

Elle lui montra les bijoux.

Harris sortit un portefeuille en cuir et Bess entendit criser les billets.

— Inutile, chère madame Ravenhart. Aider une si jolie femme sera toujours un bonheur pour moi.

Il lui tendit l'argent, ses longues dents jaunes pointant sous les poils de sa moustache.

— Ne vous inquiétez pas, vous n'aurez pas à rembourser ce modeste emprunt. Vous me feriez très plaisir en acceptant...

Il chercha le terme exact.

— ... ma protection.

Bess songea à Frazer. Frazer dans ses bras qui tendait la main pour tirer les peignes fixant sa coiffure. Frazer dont les yeux émerveillés s'écarquillaient devant chaque oiseau, chaque fleur, dans le jardin du bungalow. Il suffirait d'accepter la proposition de cet homme et, dès le lendemain, elle ferait venir son fils.

Elle murmura néanmoins quelques mots de refus. Elle se débrouillerait, trouverait une solution sans passer par ce genre de transaction.

Dempster Harris soupira.

— Dommage. Nous aurions pu nous amuser !

Une douceur nouvelle dans le regard, il ajouta :

— Vous me rappelez une jeune fille que j'ai connue. Cheveux noirs, yeux bleus, tout à fait comme vous.

La somme qu'elle tira de ses bijoux permit à Bess de louer une petite maison à Ealing. Elle embaucha une bonne à tout faire pour l'entretien du linge et le ménage, puis passa commande chez l'épicier.

Ensuite elle écrivit à Cora Ravenhart et demanda des nouvelles de Frazer. Emmitouflée dans un édredon pour se protéger du froid, elle laissa vagabonder ses pensées vers son enfance dans les cantonnements de Madras du temps où son père était militaire, repensa aux années qui avaient suivi la mort de sa mère. Joe Cadogan s'étant mis en tête de faire fortune dans l'indigo, ils étaient partis pour les collines, mais son expérience de planteur s'était soldée par un échec et la famille était retournée vers la chaleur brûlante des plaines, où son père avait tenté sa chance dans le négoce du teck, de l'acajou, du coton et de la soie. À cette époque, une série de « tantines » étaient venues s'installer dans leurs différents bungalows. En devenant la maîtresse de Dempster Harris, elle aurait eu un sort identique, celui d'une femme de passage n'ayant d'autre valeur que sa beauté.

Bess n'avait jamais connu la stabilité d'un foyer, seulement la précarité d'une existence qui ressemblait à une éternelle fête. Son confort et son bien-être tenaient trop souvent à une carte ou à la rapidité d'un cheval. Elle disposait parfois d'une vaste garde-robe de toilettes de soie mais, souvent, elle tirait péniblement l'aiguille pour agrandir des robes trop justes. Elle bénéficiait néanmoins d'une liberté que beaucoup de jeunes Anglo-Indiennes de son âge auraient enviée. Qui lui aurait défendu de courir dans le bazar ou de se baigner dans les rivières vêtue de ses seules culotte et camisole avec les petits indigènes ? On ne lui avait jamais dit qu'on ne s'esclaffait pas devant les plaisanteries grivoises des amis de son père et elle ignorait qu'en société on restait mains jointes et chevilles croisées, sans dire un mot avant que l'on ne vous adresse la parole.

Quand elle avait rencontré Jack, elle séjournait chez des amis de son père. C'était d'ailleurs à Simla, petite capitale de montagne d'une Inde britannique très collet monté, qu'elle avait pris conscience de son pouvoir lors de ses débuts dans le monde. Au bal ou sur le Mail, qu'elle remontait à cheval, parée de belles toilettes prêtées, elle avait été sensible à l'insistance des regards masculins. Ce désir dont elle était l'objet s'était cristallisé dans l'ardent regard de Jack Ravenhart et elle avait épousé l'officier. Sinon, comment aurait-elle affronté l'existence ?

Avait-elle aimé Jack ? Bess n'en avait jamais été absolument certaine. Dieu qu'il lui plaisait ! Avant de le rencontrer, elle ne savait rien du désir. Désir et attirance, était-ce vraiment l'amour ? Elle ne savait pas. Ce dont elle était sûre aujourd'hui, c'est qu'elle aurait donné très cher pour avoir son mari à ses côtés, pour lire dans ses yeux la soif qu'il avait d'elle. Elle se rappelait comme il aimait effleurer son corps de la tête aux pieds, en suivre les contours du bout des doigts comme on dessine une carte. Quels

délices savait faire naître sa main... comme cela lui manquait quand il était loin !

Bess chassa ses larmes d'un revers de main, pleurer ne servait à rien et regarder en arrière était une perte de temps. Elle vit l'enveloppe posée sur la commode. Dans sa lettre à Cora Ravenhart, elle avait évité certains sujets, comme la maladie de son père. Elle avait également omis de mentionner qu'elle était sans le sou, que l'Angleterre n'était pas ce qu'elle avait imaginé. Il y faisait froid, il y pleuvait trop et elle ne s'attendait pas à voir des petits vanu-pieds ni des tas de haillons blottis sous les porches.

Sa lettre étant restée sans réponse, Bess en posta une autre. Sans doute le courrier s'était-il perdu, la route étant longue jusqu'en Inde. Sur le front Ouest, les forces en présence étaient bloquées dans une impasse meurtrière. Bess écrivit encore tout au long de l'hiver, sans recevoir le moindre courrier. Son cœur était aussi sombre que la nuit dans laquelle était plongé Londres, soumis au *black-out* par crainte des raids aériens. Pourquoi ne recevait-elle aucune nouvelle de Mrs Ravenhart ? Frazer avait-il hâte de la revoir ? Il avait treize mois quand elle avait quitté Simla. Comment aurait-il compris qu'elle était obligée de se séparer de lui ? Pire... s'il était malade ? Peut-être sa belle-mère n'écrivait-elle pas car il serait trop pénible d'annoncer de mauvaises nouvelles ? Bess avait l'impression qu'un ressort trop tendu s'était bloqué. L'absence la rongait et lui laissait le cœur à vif.

Ses bagues et ses bracelets servirent à régler les honoraires du médecin de son père, le loyer et la nourriture. À chaque bijou était attaché un souvenir, pris dans une pierre de lune ou un diamant à l'éclat glacé. L'hiver semblait interminable, rythmé par les chapitres du livre qu'elle lisait à Joe et par les parties de cartes qu'ils disputaient tous deux. Pluie et brouillard cernaient la ville

comme un mur infranchissable, tirant un trait définitif sur l'existence qu'elle avait connue. Au plus fort du froid, elle rêva des singes du sanctuaire d'Hanuman, sur la colline de Jakko, auxquels les enfants de Simla donnaient des biscuits. Dans les pins et le chèvrefeuille, on n'entendait que leurs jacassements et le crépitement de leurs pas. Elle courait avec eux et parvenait enfin à oublier le chagrin et le douloureux sentiment de frustration qui ne la quittaient jamais.

Elle rêvait de plus en plus souvent de Frazer. Par moments, son fils ne la reconnaissait pas et se détournait d'elle ; à d'autres, il avait curieusement changé et c'était elle qui ne le reconnaissait plus. Elle rêva qu'elle rentrait chez elle mais le bungalow était vide, puis, son regard s'évadant vers le Mail, elle apercevait un grand jeune homme aux cheveux d'or qui se retournait pour lui sourire et lui adresser un signe d'adieu avant de s'éloigner.

Dans ce pays glacial, les portes restaient closes et on ne sortait pas bavarder dans la rue après le coucher du soleil, comme en Inde. Aux sourires froids, crispés, elle perçut la réprobation des voisins qui ne l'invitaient jamais. Quand elle se sentait trop seule, elle parlait au balayeur, à la vendeuse de la confiserie ou bien bavardait dans le tramway avec des soldats convalescents au bras en attelle ou au crâne bandé.

Au printemps 1915, Bess finit par accepter l'idée que son père allait mourir. C'était la seconde bataille d'Ypres, les troupes allemandes faisaient usage du gaz moutarde pour la première fois. Tel un soldat gazé, Joe Cadogan lut-tait pour la moindre bouffée d'air. Assise à son chevet, sa fille lui tenait la main et voyait lentement, inexorablement, l'abandonner le courage et l'optimisme qui jamais ne lui avaient fait défaut. Il valait mieux ne pas survivre à une chute, comme Jack, car c'était une fin nette et propre.